

ENTRETIEN

PAR ÉRIC de BELLEFROID

Professeur de sciences politiques aux universités de Liège et de Bruxelles – fraîchement élu président de ce département à l'ULg –, Simon Petermann a accepté de cerner pour nous les contours d'un homme parfois insaisissable, d'une rigoureuse lucidité quand il ne s'égaré pas dans la région périphérique de son nombril.

Le chef de file de ceux qui s'étaient naguère auto-proclamés "nouveaux philosophes" n'est-il pas d'abord un dandy, un héros romantique, un collectionneur de genres littéraires – romancier, reporter, dramaturge, réalisateur de cinéma? Bref, un vulgarisateur de talent, un passeur brillant avant d'être un authentique philosophe? Auquel toutefois l'on peut reprocher ses tics d'écriture, ses redondances et, par-dessus tout, sa propension maniaque à se citer soi-même.

Quel aura été le fil rouge de son œuvre? Quelles furent ses influences, ses fidélités, sa filiation? Ses relations avec Louis Althusser, Michel Foucault, Gilles Deleuze, voire la psychanalyse? A tout cela, Simon Petermann répond avec rigueur et modération.

"De "La Barbarie à visage humain" à "La Pureté dangereuse", je crois que Bernard-Henri Lévy est quelqu'un qui se voulait avant tout philosophe, mais dont la vocation était de faire du journalisme littéraire. Sur le plan philosophique, sa pensée n'est pas très profonde. Il y a une vingtaine d'années, on le citait parmi les "nouveaux philosophes" avec Glucksmann et quelques autres. Mais cette nouvelle philosophie n'avait rien inventé; elle était au fond le produit de la fin ou du recul des idéologies. Beaucoup de ceux-là, faut-il le dire, étaient issus de Mai 68, certains étaient même passés par le

maoïsme. Ce mois de mai fut un peu l'événement fondateur. Mais, à la différence des vrais soixante-huitards, BHL fit son Mai 68 en partant à vingt ans pour le Bangladesh." De cette expérience-là, l'écrivain tira son premier livre réédité depuis lors sous le titre "Les Indes rouges".

Parlant de sa vocation foncière pour le journalisme littéraire,

Simon Petermann en veut pour preuve que "son modèle était André Malraux – et sa "Condition humaine" –, auquel il s'est même identifié physiquement en allant comme lui sur le terrain, payant de sa personne, tout en pre-

nant pour son compte des risques calculés. Kessel aussi l'inspirait dans ce penchant pour le roman-tisme, où le "geste" prime sur le contenu ou la démarche. Le tout sur fond de médiatisation..."

Bernard-Henri Lévy se démarque très nettement des idéologies dominantes, insiste Simon Petermann. "Ce qui me frappe dans

**Il était engagé.
Il paraît
maintenant
désenchanté.**



PHOTO DUCLOS ALEXIS/GAMMA

Lors du tournage de "Bosna", Bernard-Henri Lévy dans l'enfer de Sarajevo. Le diable en tête, encore.

La librairie
Belgique
10 et 11/11/2001

son parcours, c'est qu'il est passé de l'exaltation au témoignage. Certaines guerres d'abord lui semblaient exaltantes; depuis, elles lui paraissent toutes horribles. C'était un intellectuel très engagé; aujourd'hui, c'en est un désenchanté. Son engagement est d'ailleurs devenu plus sélectif. Il se fait à présent plus prudent, circospect; on a assisté à une maturation de sa pensée. Peut-être y verrait-on même un retour vers le judaïsme (Martin Buber, Emmanuel Lévinas). Il me paraît beaucoup plus sensible au conflit israélo-palestinien, tendant à traquer toutes les formes d'antisémitisme. Il est vrai que son "Idéologie française", livre assez controversé, s'inspirait largement des travaux de Zeev Sternhell, qui pose en quelque sorte que la matrice du fascisme s'est constituée dans l'arsenal idéologique de la France du XIX^e siècle."

Les livres de Lévy, soutient le politologue, ont rarement constitué des ouvrages de référence en

vérité. "Ce sont plutôt des essais qui, grâce aux médias, ont contribué à bâtir sa réputation. On ne peut les situer sur le même plan qu'un certain nombre de travaux comme ceux de Foucault, Bourdieu ou Baudrillard, qui ont tout de même fort marqué les sciences humaines ces vingt dernières années."

Les essais de l'ex-nouveau philosophe paraissent plus liés aux circonstances. "Peut-être y cherche-t-il à formuler sa pensée et à se définir lui-même. Ce côté narcissique est parfois déplaisant; cette volonté de s'afficher tout en reconnaissant désormais que l'intellectuel doit faire preuve d'humilité et de modestie. Ainsi, dans son dernier livre, s'interroge-t-il sur la philosophie elle-même: que peut-elle face à tant d'ignominies? Le philosophe a-t-il encore quelque chose à dire face aux massacres de populations entières?"

S'il n'est plus toujours très crédible, au moins ne s'est-il jamais fourvoyé dans le maoïsme ou un

tiers-mondisme de fantaisie. "Peut-être, à cause de son ego fort développé, a-t-il toujours refusé le suivisme, préférant se distinguer, marquer sa différence. Même s'il n'a pas toujours été pris très au sérieux par les milieux intellectuels et académiques."

Simon Petermann craint en définitive que Lévy, en dépit de la qualité de sa plume, ne se soit jamais affirmé comme un grand écrivain. "S'il a fait preuve d'un incontestable talent, je l'ai toujours tenu plutôt pour un normalien fort en thème. Mais il a l'honnêteté intellectuelle de reconnaître ses propres défauts. Au fond, son vrai modèle à présent serait plutôt celui d'Albert Londres et du grand journalisme d'investigation. J'ai l'impression que peu de personnes ne lit les titres qui lui ont valu sa notoriété. En revanche, on découvre un journaliste-écrivain très imprégné d'une certaine forme de parisianisme, qui nous insupporte quelque peu..."

Retour de mondes en ruines

Reportages publiés dans "Le Monde", réflexion sur la fin de l'Histoire et éloge du journalisme: le dernier ouvrage de Bernard-Henri Lévy

Bernard-Henri Lévy avait passé de longues semaines aux quatre coins du globe, il y a près d'un an, pour rapporter dans "Le Monde" les témoignages accumulés sur les lignes de front de plusieurs pays en guerre: le Sud-Soudan, la Colombie, le Sri Lanka ou l'Angola. Des "guerres oubliées", pour la plupart, que le journaliste-philosophe ravive dans nos mémoires au moment précis où le monde vient d'être secoué de fond en comble par un terrorisme de l'extrême. Ce dernier avatar, si l'on ose ainsi parler, est tombé à point nommé pour conférer un surcroît d'actualité aux présentes "Réflexions sur la Guerre, le Mal et la fin de l'Histoire".

S'il discerne de moins en moins les bonnes et mauvaises guerres, les justes et les autres, et même l'héroïsme qu'il y aurait à combattre dans certaines circonstances, Bernard-Henri Lévy s'efforce au décryptage de celles qu'il a côtoyées. "Il y a les guerres qui ont eu un sens, un vrai grand sens politique": il pense à l'Angola. Mais il y a celles aussi qui sont passées du sens au non-sens. Ou, comme au Burundi, "la plus insensée des guerres insensées".

Il s'irrite quelque peu des romans de guerre de grands auteurs comme Montherlant, Malraux ou Tolstoï qui ont osé parler de dépassement de soi, de "prodigieuse atmosphère d'amitié et de jeunesse", de communion fra-

ternelle, d'allégresse, de noblesse même; jusqu'à dire que l'homme y trouve sa vraie nature.

Il se demande finalement si "la vraie frontière ne passerait pas entre les guerres qui font une place à la grandeur et celles qui ne le font pas". Il pense là d'abord aux guerres antifascistes, tout en mesurant le danger de "penser grand pour l'homme", idée qui fut au cœur de tous les projets totalitaires, du nazisme au communisme en passant par Cuba ou le Cambodge. "Et j'ai la nostalgie de ces autres guerres - Espagne, Résistance et même Bosnie - où malgré l'horreur, la boue, l'attente, l'animalité qui sont aussi leur lot, il arrive aux hommes, en effet, de toucher à quelque chose qui les dépasse. Puisse mon pays, l'Europe, se souvenir de ce quelque chose, et de cette nostalgie, si, d'aventure, une nouvelle adversité venait à le menacer."

L'ESPRIT UNIVERSEL DE HEGEL

Bernard-Henri Lévy examine alors de plus près le fantôme de la fin de l'Histoire. Il dit n'y avoir jamais trop cru, plaidant avec Marx que l'Histoire a plus d'imagination que les hommes, et se demande si ce n'est pas plutôt le retour de l'Histoire qui est en train de se mettre en scène.

A travers Hannah Arendt, l'écrivain retrouve le "système hégélien de la révélation de l'esprit du monde". Ce qui peut arriver de mieux à un individu, commente-t-elle, "c'est d'avoir la

chance d'être né au sein du peuple qu'il faut au moment de l'histoire qu'il faut". Et Bernard-Henri Lévy, lui, vérifie que l'"Esprit universel" énoncé par Hegel - qui croyait que le Mal n'avait plus d'avenir - règne plus que jamais sur les peuples occidentaux, "agents privilégiés de l'Histoire", en ce début de XXI^e siècle. Sûrs de représenter le stade ultime de l'histoire de l'esprit, ils se voient indétrônables sur le grand théâtre de l'histoire mondiale.

Parcourant un monde parsemé de champs de batailles et de ruines fumantes, le philosophe dévide le fil de sa pensée en courtes séquences, enfilant les idées et les souvenirs; son ambition, au demeurant, n'était point autre que de livrer au lecteur un ensemble de réflexions. Ici, il se demande si Michel Foucault était meilleur journaliste qu'Hemingway, et là, pourquoi la guerre était si "jolie" pour Proust, Apollinaire et Cocteau.

Au passage, Lévy, le nouveau correspondant de guerre, ressuscite la mémoire du commandant Massoud, qu'il avait suivi à maintes reprises dans le maquis afghan. Il évoque son austère trulence et se souvient de ce que Massoud lui avait dit un jour: "Sais-tu que les Talibans interdisent les cerfs-volants?"

E.d.B.

"Réflexions sur la Guerre, le Mal et la fin de l'Histoire" (précédé de "Les Damnés de la guerre"), par Bernard-Henri Lévy, Grasset, 410 pp., 18,88€ (802 BEF)